

Octavia E. Butler

# L'Aube

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par JESSICA SHAPIRO

Préface de MARION MAZAURIC  
Postface de FANIA NOËL



## Du même auteur au Diable vauvert

LA PARABOLE DU SEMEUR, roman, 2001, 2020

LA PARABOLE DES TALENTS, roman, 2001, 2021

NOVICE, roman, 2008, 2020

LIENS DE SANG, roman, 2021

Titre original : DAWN

ISBN : 979-10-307-0506-5

© Octavia E. Butler, 1987

© Éditions Au diable vauvert, 2022, pour la traduction française

Au diable vauvert  
La Laune 30600 Vauvert

[www.audiable.com](http://www.audiable.com)  
[contact@audiable.com](mailto:contact@audiable.com)

En souvenir de Mike Hodel qui, par sa campagne  
READ/SF pour l'alphabétisation, a cherché à partager  
avec chacun le plaisir et l'utilité de la parole écrite.

## Préface

Octavia Butler est morte en 2006 à cinquante-huit ans, bien trop tôt et bien trop seule pour que nombre des questions que nous nous posons sur son œuvre et sa vie trouvent aujourd’hui réponses. Femme noire descendante d’esclaves, elle a laissé une œuvre intense et courte. En douze romans et deux recueils de nouvelles, elle fut parmi les premières, avec Ursula Le Guin, à mettre au centre de ses fictions des questions éminemment politiques : celles du racisme, du pouvoir, des hiérarchies – sociales et de genre –, de la paix et du vivant, à une époque où la science-fiction n’était pas considérée comme de la littérature, surtout si vous étiez de condition misérable, femme, noire, gay et/ou non conforme à l’injonction blanche du corps noir généré et sexué.

Elle commence à écrire dès l’enfance. Bien évidemment pour cette jeune fille qui vit dans un ghetto noir de la Californie des années soixante, rien

n'est légitime jusque dans sa généalogie et ce n'est pas la littérature académique qui va la toucher et lui indiquer sa voie, mais bien une littérature de culture populaire, la SF. Contemporaine de celle de Samuel R. Delany, alors seul autre écrivain afro-américain de science-fiction, et d'un élan esthétique plus global qui retourne vers ses racines africaines, elle sera désignée comme mère d'un mouvement qu'on qualifiera plus tard d'afrofuturisme, rassemblant des œuvres et fictions spéculatives traitant des origines et de l'identité afro-américaine dans le contexte de la technoculture.

Elle sera saluée et lue, recevra plusieurs prix Nebula et Hugo pour ses nouvelles et un de ses romans et sera même – une première en SF – lauréate d'une bourse *Genius McArthur* qui lui permettra de survivre financièrement. Mais la reconnaissance de la puissance de son œuvre et de sa portée prendra vingt ans, et sera hélas posthume. Il faudra pour cela l'élection de Trump, qu'elle anticipait de façon visionnaire en ouverture de *La Parole du Semeur*, le mouvement « woke », #MeToo et le cri mondial des *Black Lives Matter*... que tout ce qu'elle aura ensemencé sans le voir fleurir se lève enfin.

Elle qui pratiquait la pensée complexe aurait compris ce paradoxe pour un éditeur : le regret cruel et quotidien de défendre une œuvre sans son autrice partie prématurément, et chaque jour tout autant, la satisfaction profonde de voir le temps comme un allié venant rappeler la pertinence d'une œuvre visionnaire. Le temps nécessaire aux livres pour essayer

et se multiplier, la preuve de l'utilité d'un éditeur. Et après vingt ans, voir cette œuvre gagner une génération de nouveaux lecteurs et être enfin comprise et entendue comme indispensable parce que profondément éclairante, ce que Virginie Despentes synthétise en écrivant « Je la tiens pour une des auteures les plus inspirantes de notre génération. »

Octavia Butler est née en en 1947, au lendemain de la guerre, à Pasadena, banlieue de Los Angeles, une ville indienne avant d'être espagnole puis américaine, entre ghetto et zone résidentielle, d'une mère domestique et d'un père circur de chaussures mort dans sa toute petite enfance. C'est l'Amérique de la guerre froide, des chasses aux sorcières et de l'expansion économique triomphante où monte la voix de Martin Luther King, assassiné en 1968, alors qu'elle a vingt et un ans. Le racisme, l'exploitation, l'injustice et la misère pour les Afro-Américains sont des problématiques réelles, et avant tout sa propre histoire : ségrégation et exclusion pèsent sur l'enfance de cette petite fille intellectuellement précoce, introvertie, qui se voue aux livres et aux études et commence à écrire dès l'âge de dix ans, se tournant aussitôt vers la SF en découvrant qu'avec ce genre, toutes les libertés lui sont enfin possibles.

Élevée par des femmes – ses mère, tante et grand-mère qui triment en lui enseignant le courage – au sein d'une communauté baptiste, elle reçoit un système de valeurs protestant, où la morale et le rapport personnel à la foi ne sont pas d'abord fondés

sur l'existence de Dieu mais sur une exigence personnelle et collective humaniste et morale.

À vingt-cinq ans en 1972, diplômée de littérature après avoir suivi le cours de Samuel Delany à l'université de Californie, elle vient de publier sa première nouvelle et vit de boulots précaires quand les manifestations mondiales imposent la libération de la militante afroféministe Angela Davis, menacée de la peine de mort, qui deviendra l'icône universelle de la cause afro-américaine. L'œuvre de Butler est de celles qui fondent et irriguent la pensée *woke* – terme repris à Martin Luther King, désignant la prise de conscience chez une minorité de sa domination et sa résistance à celle-ci – et se développera, de 1976 à 2005, en parallèle de l'œuvre décoloniale de la philosophe marxiste et du lien qu'elle trace entre les dominations des femmes, des races, des classes.

Dès ses premiers textes, ce qu'elle a à écrire est en place, nourri de sa double expérience de la violence réelle, politique, et de l'exploitation, du racisme, du machisme, de la mort, autant que de son empathie pour le genre humain, qui s'incarnera dans le personnage de Lauren, l'héroïne des *Paraboles*. De son premier roman du cycle *Patternist*, *Le Maître du réseau* en 1976, à son premier succès *Liens de sang* en 1979, avant *L'Aube*, qui entame en 1987 la trilogie *Xenogenesis*, jusqu'aux *Paraboles* de 1993 à 1998, puis à son dernier roman, *Novice* paru en 2005, elle développera et enrichira les grands thèmes prospectifs et critiques de son œuvre en usant de toutes les formes et problématiques que l'imaginaire lui ouvre,

du roman de vampire au *space opera*, réussissant avec les *Paraboles* un chef-d'œuvre fondateur de ce qu'elle nommait une « littérature d'alerte » et qui deviendra au siècle suivant un genre en soi : la dystopie.

Toutes les héroïnes de Butler sont des femmes afro-américaines : ses textes sont féministes de façon consciente, radicale et délibérée. Elle dira : « J'ai choisi la SF car elle permet de faire se mouvoir des personnages dans des mondes qui n'existent pas. Par exemple où existe-t-il une société où les hommes et les femmes sont – honnêtement – considérés comme égaux ? »

Résistantes dans les *Paraboles*, révoltées dans *Patternist*, victime volontaire dans *Liens de sang*, éveilleuse dans *L'Aube*, conquérante dans *Novice*, elles sont des survivantes, courageuses, fruits des générations de femmes qui ont su développer des stratégies de solidarité et de survie parce que leur triple condition de dominée de classe, de race et de genre l'exigeait. À la fois femmes et survivantes, elles sont donc toutes l'incarnation d'une même vertu : la résistance.

C'est précisément parce que son statut de dominée chez les dominés lui ouvre le champ de la résistance, celui de la critique fondamentale mais aussi de la capacité d'adaptation indispensable pour survivre, que la femme noire est toujours en position de leader pour rompre avec la domination et les hiérarchies, en commençant par celles, identiques, de la race et du genre, et pour refonder une humanité compatible avec le vivant.



C'est bien évidemment pour Butler son histoire et celle des femmes de sa lignée. Mais plus profondément, la condition d'esclave des Afro-Américaines sur plusieurs générations, leur expérience, leur résilience et leur révolte, leur abnégation et leur solidarité, leur accordent plus qu'à quiconque compétence pour survivre et porter l'essentiel de la question fondamentale, anthropologique et philosophique : qu'est-ce qu'être humain et par quoi justifier, au sens de rendre juste et légitime, l'existence d'un être destructeur car malade du pouvoir, de ses hiérarchies et de sa violence ? Seule est compétente, pour la supporter et s'en libérer, celle qui a vécu cette domination dans sa chair et son identité, c'est tout le sens métaphorique de *Liens de sang*, poignante représentation de cette triple peine au temps de l'esclavage et réelle déconstruction d'une aliénation au présent.

Cette façon d'envisager la femme comme moteur ontologique de la fiction est non seulement totalement nouvelle dans la culture et la littérature des années soixante-dix et quatre-vingt, mais Butler l'accomplit aussi dans la langue et les représentations : jamais chez elle les femmes ne sont décrites par leur apparence sexualisée, et leurs corps le sont seulement pour en donner les caractéristiques (force, taille, couleur, aisance, endurance, rapidité...). Elles ne sont pas belles, désirables ou jolies, déterminations accessoirement employées et principalement du point de vue de personnages masculins bien souvent menaces de prédation sexuelle. On comprend le plaisir réparateur que ses romans procurent à des lectrices qui

ont dû s'accoutumer à s'identifier à des personnages masculins, en plus de devoir faire fi des images d'elles-mêmes les plus conventionnelles, ou pire.

De la même façon, le discours amoureux, très présent chez Butler, est débarrassé dans la langue du registre dominant patriarcal, et la sexualité elle-même est réinventée. Son ultime roman, *Novice*, plaide pour un amour exempt de toute domination et met en scène des communautés mixtes harmonieuses pratiquant le polyamour. Mais c'est avec *L'Aube* qu'elle pousse sa réinvention au plus loin. L'extraterrestre doté de tentacules, être radicalement autre, permet de déplacer de façon anthropologique la question centrale du sexe et de la reproduction, ici envisagée comme une interconnexion totale dans des registres sensuels et empathiques forcément inexplorés et ne reposant plus sur aucun habitus, en particulier la norme pénis/pénétration. Elle inverse ainsi toutes les perspectives, y compris au sein de la science-fiction.

L'aube en question, après un sommeil de centaines d'années, est celle du jour nouveau des derniers humains sauvés par des extraterrestres de l'autodestruction totale. Lilith est choisie pour éveiller les survivants un par un et leur exposer leur dernière alternative : survivre, mais en s'hybridant avec les Oankali, ou disparaître. On peut dire que *L'Aube* est le roman de l'éveil chez Butler : il y a dans ce seul volume pas moins de cent soixante-douze occurrences des mots *wake*, *awake*, et *awakening* ! En 1987, plus de vingt ans après l'apparition de l'argot *woke* comme terme d'identification des luttes afro-américaines, c'est forcément délibéré de sa part. Pour

des humains ici collectivement dépendants de leurs maîtres, l'éveil est bien à la conscience de leur esclavage et de leur résistance à la domination et à l'instrumentalisation de la minorité qu'ils sont devenus, mais il va être surtout l'éveil à la conscience du prix à payer pour se défaire de leur instinct de domination, la condition de la survie.

Alors attribuer à l'éveilleuse de *L'Aube* le nom d'une rebelle insoumise, en l'occurrence la femme la plus diabolique de la Bible, celle qui donne un récit alternatif de la hiérarchie sexuée et rejoindra Lucifer et ses anges déchus, n'est pas moins lourd de sens pour une autrice élevée dans la foi baptiste : ce que Lilith propose aux derniers survivants en échange du retour libres sur leur Terre, c'est de franchir un tabou ultime, sacrilège, l'hybridation de leur race pour la sauver d'elle-même. Comme l'ont écrit De Witt Douglas Kilgore et Ranu Samantrai, « dans les récits de Butler, la perte du corps humain est à la fois littérale et métaphorique, car elle signifie les changements profonds nécessaires pour façonner un monde non organisé par la violence hiérarchique. »

Butler pousse là au plus loin un autre thème récurrent, celui de l'hybridation. On le retrouve dans ses personnages, qui sont le plus souvent d'origine africaine mais créent des communautés multi-ethniques, voire multi-espèces. Si *Novice* invente une communauté hybride utopique pratiquant le polyamour, *Xenogenesis* en fait sa question centrale : jusqu'à quel point reste-t-on soi-même en acceptant l'hybridation ? Du coup, qu'est-ce qui définit l'humanité ?

Jusqu'à la grande question qui agite Lilith : que faut-il en conserver/sauver ? Quel choix entre une espèce condamnée à l'autodestruction par ses propres hiérarchies fondées sur la domination de l'un sur l'autre, ou au contraire capable d'empathie, transformée par l'autre et prête à évoluer de façon radicale, dans son essence ?

Ce qui amène à la seconde question fondamentale du roman : l'éveil passe-t-il par des compromis avec/sur la domination ? Lilith trouve en tout cas plus de respect et de partage dans ses relations avec le dominant Oankali qu'avec ses congénères. Mais il faudra lire les trois volumes du cycle pour répondre à cette question.

Butler tire de sa réflexion sur ses propres origines une compréhension dialectique des relations complexes entre le maître et l'esclave, au centre de ses trois premières œuvres, *Patternist*, *Liens de sang* et *Xenogenesis*. Lilith, autant que la Marie du *Motif* ou la jeune écrivaine de *Liens de sang*, éprouve des sentiments ambivalents de peur, de haine mais aussi d'empathie et/ou d'amour pour celui qui la domine et dont sa vie dépend. Dans le travail de déconstruction des origines et de l'esclavage qui traverse toute son œuvre, du premier au dernier texte, jamais Butler ne nous prive de la complexité ni des contradictions qui animent ses personnages, pour mieux nous inviter dans leur chemin, le chemin humain.

Comme le notent encore De Witt Douglas Kilgore et Ranu Samantrai, « ses histoires se concentrent sur les personnages minoritaires que le passé historique

rend déjà intimes avec la violation brutale et l'exploitation, et donc la nécessité de faire des compromis pour survivre. Même dotés de capacités supplémentaires, ces personnages sont contraints de vivre une détresse et une exclusion physiques, mentales et émotionnelles sans précédent afin d'assurer un minimum d'intervention et d'empêcher l'humanité de s'autodétruire. Dans de nombreuses histoires, leurs actes de courage deviennent des actes de compréhension et, dans certains cas, d'amour, alors qu'ils parviennent à un compromis crucial avec ceux qui sont au pouvoir. »

Voilà pourquoi, l'hybridation, en tant que métaphore de l'évolution, la mutation radicale indispensable à la survie de l'humanité, est présentée comme la solution possible. Une solution d'amour et de tolérance, qui consiste à changer, et radicalement, c'est-à-dire à accepter l'autre en soi.

L'empathie est à ce titre omniprésente chez Butler, elle est initiale, elle est le premier don humain par lequel nous sauver. Dans les quatre volumes des *Patternist*, qui transforment les humains en télépathes envahis par les émotions d'autrui, mais aussi à travers le personnage de Lauren, que son don d'empathie transforme en nouveau messie, ou Lilith, qui y trouve le moyen de communier avec son mentor extraterrestre, l'empathie est à la fois une souffrance et le moyen de dépasser le « moi » pour comprendre l'autre, accepter diversité et tolérance, comprendre que « tout est changement », le mantra de Lauren, car c'est la nature même du vivant. Et le vivant est au cœur de l'œuvre de Butler.

La nouvelle Bible rédigée par Lauren qui rythme la marche des survivants vers le rêve d'une terre à refer-tiliser dans les *Paraboles* est titrée *Semence de la terre* : chez Butler, le rapport hiérarchique qui caractérise et menace l'humanité est un rapport de domination et d'exploitation, et il commence avec le vivant. La nature est le premier lieu où l'humain exerce cette domination, et il est emblématique que le vaisseau qui porte la communauté extraterrestre des Oankali soit lui-même une matière vivante, témoignant d'une civilisation équilibrée, en paix avec la nature et capable de puiser dans la contradiction : par exemple – c'est à la fois symbolique et fondé sur des recherches réelles – d'envisager le cancer comme une propriété humaine porteuse de mort tout autant que de guérison, et de savoir régénérer la terre empoisonnée par l'homme.

Butler a vécu sa vie à lire et écrire en ermite solitaire à Los Angeles, sans confort financier, mais observant son temps avec une lucidité et une érudition impressionnantes. Les archives qu'elle a laissées contiennent une vaste documentation et témoignent d'une curiosité insatiable et polymorphe – du climat à la politique, des maladies aux vampires en littérature – et il est saisissant de mesurer combien cette grande femme morte trop tôt seule devant chez elle n'a cessé de penser le collectif, à l'échelle de la communauté ou de l'espèce.

Artiste en avance sur son temps, visionnaire et précurseuse s'il en est, elle n'a cessé de nous avertir

et de nous mettre en garde, de porter alarme, cherchant toujours à penser la complexité et à quitter toutes les zones de confort idéologique (une enfant, Renée, dotée d'une sexualité active avec les adultes ; une fille Mary, qui couche avec son père qui est aussi son grand-père ; Lilith qui va aimer son geôlier...) pour déconstruire les mécanismes d'asservissement et explorer les changements radicaux qui nous font face.

C'est une œuvre devenue indispensable, plus que jamais au cœur des enjeux littéraires et politiques d'aujourd'hui, ouvrant des portes nouvelles, en particulier pour toute pensée féministe et/ou décoloniale, comme la militante et sociologue féministe Fania Noël l'expose avec précision et pertinence dans sa postface « Être *woke* avec Octavia Butler ».

Nous avons à puiser bien des choses et pour longtemps dans son œuvre lumineuse et libératoire, car, nous dit-elle, « In fact, the very act of trying to look ahead to discern possibilities and offer warnings is in itself an act of hope. »

« En fait, la simple action de regarder l'avenir pour discerner les possibles et offrir des avertissements est en soi-même un acte d'espoir. »

Marion Mazauric

I

Le ventre



# 1

En vie!

Toujours en vie.

En vie... encore une fois.

L'Éveil fut difficile, comme d'habitude. La déception ultime. Inspirer suffisamment d'air pour chasser les sensations cauchemardesques d'asphyxie représentait une véritable épreuve. Lilith Iyapo resta étendue, haletante, tremblante après un effort aussi colossal. Son cœur battait trop vite, trop fort. Elle se roula en boule, comme un fœtus, impuissante. Le sang se remit à circuler dans ses bras et ses jambes par minuscules bourrasques d'une douleur exquise.

Une fois que son corps se fut calmé et eut accepté la réanimation, elle regarda autour d'elle. La pièce semblait mal éclairée; or, elle ne s'était encore jamais Éveillée dans la pénombre. Elle se reprit. La pièce ne semblait pas mal éclairée, elle *était* mal éclairée. Lors d'un précédent Éveil, elle avait décrété que tout ce qui se passait, tout ce qu'elle percevait constituait

la réalité. Elle s'était déjà demandé – combien de fois? – si elle n'était pas folle ou droguée, malade ou blessée. Rien de tout cela n'avait d'importance. Ça ne pouvait pas avoir d'importance alors qu'elle se trouvait ainsi confinée, laissée sans défense, seule et dans l'ignorance.

Elle s'assit, chancela, prise de vertige, puis tourna la tête pour examiner le reste de la pièce.

Les murs étaient de couleur claire – blancs ou gris, peut-être. Le lit, une plateforme solide qui s'enfonçait légèrement sous les doigts et qui semblait sortir du sol, n'avait pas changé. Il y avait, à l'autre bout de la pièce, une embrasure de porte qui menait sans doute à une salle de bains. Elle avait généralement droit à une salle de bains. Les deux fois où elle n'y avait pas eu droit, elle en avait été réduite à choisir un coin de son box dépourvu de portes et de fenêtres.

Elle s'approcha de l'embrasure, scruta la pénombre uniforme, et constata qu'il s'agissait effectivement d'une salle de bains. Celle-ci ne comportait pas que des toilettes et un lavabo, mais aussi une douche. Quel luxe.

Quoi d'autre?

Presque rien. Une autre plateforme, environ trente centimètres plus haute que le lit, et qui aurait pu servir de table, même s'il manquait une chaise. Avec des choses dessus. D'abord, elle vit la nourriture. Les céréales ou le rata habituels, au goût impossible à identifier, contenus dans un bol comestible qui, si elle le vidait sans le manger, se désintégrerait.

Et il y avait quelque chose à côté du bol. Comme elle n'arrivait pas à le voir clairement, elle le toucha.

Du tissu! Une pile de vêtements pliés. Elle s'en empara, d'impatience les fit tomber, les ramassa et entreprit de les enfiler. Une veste mi-longue de couleur claire et un pantalon long et ample taillés dans un tissu frais, délicieusement doux, qui lui fit penser à de la soie; elle n'aurait su dire pourquoi, mais elle soupçonnait que ce n'était pas de la soie. La veste auto-adhérente resta fermée quand elle s'en enveloppa mais s'ouvrit facilement quand elle écarta l'un de l'autre les deux plastrons. Leur façon de se détacher lui rappela le velcro, mais le système d'accroche n'était pas visible. Le pantalon se fermait de la même manière. Jusqu'à présent, elle n'avait pas eu droit à des vêtements. Elle en avait réclamé, mais ses ravisseurs l'avaient ignorée. Dans ses nouveaux habits, elle se sentit plus protégée que jamais depuis le début de sa captivité. Elle savait qu'il s'agissait d'un sentiment trompeur, pourtant elle avait appris à savourer tout plaisir qu'elle pouvait glaner, tout adjuvant à son amour-propre.

Quand elle ouvrit et referma sa veste, ses doigts touchèrent la cicatrice qui courait le long de son abdomen. Elle l'avait acquise entre son deuxième et son troisième Éveil, l'avait examinée avec crainte, se demandant ce qu'on lui avait fait. Qu'avait-elle perdu ou gagné, et pourquoi? Et que pouvait-on lui faire d'autre? Elle ne possédait plus son propre corps. On pouvait même lui couper la chair et la suturer sans qu'elle le sache ou y consente.

Au cours des Éveils suivants, elle avait parfois ressenti de la gratitude à l'égard de ses ravisseurs, qui l'avaient laissée dormir pendant qu'ils la mutilaient – et qui lui avaient épargné toute douleur et infirmité conséquentes. Cette gratitude l'enrageait.

Elle frotta la cicatrice, la suivit du doigt. Enfin, elle s'assit sur le lit pour manger le repas insipide et avala également le bol, moins pour satisfaire sa faim que pour changer de texture. Après quoi elle s'attaqua à la plus ancienne et futile de ses activités : la quête de quelque fissure, quelque mur creux, quelque indice révélant un moyen d'échapper à sa prison.

C'était ce qu'elle avait fait à chaque Éveil. La première fois, elle avait appelé à l'aide pendant qu'elle cherchait. Comme ses appels restaient sans réponse, elle avait crié, puis pleuré, puis juré à en perdre la voix. Elle avait frappé les murs jusqu'à ce que ses mains saignent et gonflent de façon grotesque.

Il n'y avait pas eu le moindre murmure de réponse. Ses ravisseurs parlaient quand ils étaient prêts à le faire, et pas avant. Ils ne se montraient pas du tout. Elle restait enfermée dans son box pendant que leurs voix lui parvenaient de quelque part au-dessus de la lumière. Aucun haut-parleur n'était visible, et l'éclairage ne venait d'aucun point précis. Le plafond tout entier semblait être un haut-parleur et une source de lumière – ainsi peut-être qu'un ventilateur, puisque l'air était toujours frais. Elle s'imaginait dans une grande boîte, comme un rat en cage. Peut-être des gens se tenaient-il au-dessus d'elle, la regardant à travers un miroir sans tain ou quelque système vidéo.